

où l'on se fait fête de les recevoir. Ils remporteront avec les bases de cette « discipline féconde » dont parle M. Millioud, le souvenir de l'hospitalité vaudoise si franche et si cordiale.

On nous prie de rappeler à tous que : le Congrès débute le mercredi soir 7 Mai par la réception de la municipalité donnée au Casino de Montbenon en l'honneur des congressistes — que la séance d'ouverture aura lieu le lendemain matin jeudi 8 mai, à 9 heures 3/4 avec le concours de l'Union chorale et comprendra de brèves allocutions présidentielles et la conférence de M. le Professeur G. Ferrero — que les séances de travail auront lieu chaque jour à 9 h. 1/2 du matin et à 2 h. 1/2 de l'après-midi — que les soirées des 8,9 et 10 seront occupées respectivement par la fête sportive aux flambeaux, la représentation au Kursaal et la fête vénitienne d'Ouchy — que la carte de membre du Congrès dont le coût est de *cinq francs* et dont la remise s'accompagne de celle d'un insigne commémoratif est *obligatoire pour tout le monde* mais que, par ailleurs, elle donne droit d'assister à toutes les séances ainsi qu'à toutes les fêtes du 7 au 10 inclusivement — que ces cartes sont délivrées chaque jour au Département de l'Instruction Publique (service de l'université) à Lausanne, Place de la Cathédrale — qu'enfin MM. les Congressistes sont invités à faire connaître le plus tôt possible au secrétariat du Congrès leur adresse à Lausanne.



## Olympisme et utilitarisme.

---

Nous publions ici les principaux passages d'une causerie faite récemment par M. le baron Pierre de Coubertin et dont l'intérêt nous a paru particulièrement actuel :

Peu à peu se dégage du chaos la figure de l'athlétisme moderne tel qu'il va s'établir pour une période de terme-inconnue mais assurément de durée notable. Et deux faits tout aussitôt s'affirment d'une façon péremptoire. *L'Olympisme* a conquis et soumis les sports; *l'utilitarisme* pénètre et transforme la culture physique.

On se représente malaisément aujourd'hui ce qu'étaient les

sports avant que les obligations olympiques aient commencé de faire peser sur eux leur joug salutaire. Chaque sport formait une petite chapelle ignorante de la chapelle voisine ou hostile au culte qui s'y célébrait. Peu ou point de contacts internationaux. D'Angleterre, quelques champions ou de rares équipes daignaient parfois passer sur le continent pour y remporter des victoires faciles et y donner de décourageantes leçons. Mais c'étaient toujours des spécialistes. Un officier capable de gagner un « pentathlon moderne » n'eut jamais trouvé l'occasion d'accomplir un pareil exploit si même il avait osé s'en déclarer capable. L'idée d'associer en une même journée des épreuves variées paraissait absurde aux moins exaltés; les autres y voyaient un blasphème. On sait que le premier appel à la collaboration générale en vue des futurs Jeux Olympiques provoqua des révoltes indignées. Cette collaboration symbolisait aux yeux de beaucoup la déchéance de leur sport favori. Déchéance technique d'abord. On était convaincu que la plupart des exercices se nuisent les uns aux autres. Les rameurs n'avaient pas encore découvert que la course à pied leur est bonne, ni les boxeurs que sauter à la corde est une excellente pratique. Déchéance sociale ensuite. L'esprit de club redoutait l'intrusion d'éléments nouveaux dans des milieux homogènes non pas seulement sportivement mais même politiquement; car dans les petits clubs d'alors l'intolérance dominait fréquemment. Et puis les gymnastes, par exemple, se posaient volontiers en représentants de la démocratie tandis que les aristocratiques escrimeurs semblaient en général avoir hérité des traditions de la chevalerie et en porter le poids comme une armure sacrée.

Ces sentiments, ces préjugés, ces tendances composaient un ensemble qui ne manquait pas d'attrait, on doit le reconnaître, grâce à l'excellente camaraderie et au désintéressement vraiment sportif dont une telle organisation, intime et modeste, favorisait le développement. Mais le sport se trouvait ainsi complètement empêché d'accomplir la haute mission qui me semblait lui être dévolue. Et parce que j'avais foi en l'excellence de ce remède pour renover la pédagogie grisâtre et impuissante du XIX<sup>me</sup> siècle, je ne craignis pas de déployer le drapeau de l'olympisme et de me lancer dans la bagarre qui allait nécessairement se produire au pied de ce drapeau.

La bagarre, je n'ai nullement l'intention d'en redire ce soir les péripéties, mais il suffit de regarder autour de soi pour apercevoir qu'elle a maintenant pris fin. Les vaincus même se sont ralliés. Voilà le plus heureux lendemain que puisse connaître

la Victoire. La Suède vient de nous montrer, par une vivante et prestigieuse image, ce que sont à la fois la formule et la puissance de l'Olympisme. Nous avons vu tout un peuple se grouper autour de ses gouvernants pour célébrer, quatre semaines durant, la fête de la Jeunesse de la Force et de l'Avenir. L'Art mis à contribution a su préparer à une telle fête un théâtre digne de son objet. Toute une administration s'est édiflée pour en assurer la perfection technique. De tous les coins du monde sont accourues de belles phalanges d'athlètes incités peut-être par le désir de gagner une médaille d'or mais plus encore par la joie de faire flotter au soleil les couleurs de leurs patries. Car à Stockholm en 1912 comme à Londres en 1908 cette façon d'annoncer le triomphe a constitué la véritable récompense du triomphateur. L'hommage ainsi rendu aux étendards nationaux, l'impressionnant défilé du premier jour, la parole du prêtre associée à celle du souverain, les exploits successifs des concurrents, l'enthousiasme grandissant des foules, les spectacles éblouissants, le retour au nouveau monde du vaisseau symbolique ramenant les équipes américaines, New-York assemblé pour les acclamer et les conduire à l'Hôtel de Ville où allait s'exprimer la gratitude de la Cité.... Tout cela, Messieurs, c'est l'Olympisme moderne tel que j'ai souhaité qu'il fut, c'est-à-dire très olympique en son esprit et très moderne en sa forme. Et j'ai la satisfaction de voir le puissant empire allemand épouser à son tour notre programme intégral et s'ingénier, si possible, à le grandir encore. La VI<sup>me</sup> Olympiade se prépare à Berlin dans des conditions de magnificence internationale qui surpassent l'attente.

Ainsi tous les quatre ans la philosophie du sport, la notion de ce que l'humanité peut y puiser de force pure et de sain apaisement seront rappelées solennellement aux peuples de l'univers. La morale et l'art feront en cette circonstance cortège au sport. Et dans l'intervalle des Olympiades, celles-ci continueront d'exercer sur l'activité sportive une influence décisive. Les leçons reçues, les espoirs caressés retiendront l'attention de la jeunesse et l'inciteront à l'effort régulier et persévérant, le seul par lequel s'obtiennent les lauriers olympiques. Les stériles disputes, les mesquines rivalités de personnes et de sociétés seront neutralisées par la nécessité du succès collectif à préparer et de l'honneur national à défendre. Rapprochées par ces joutes solennelles, les générations naissantes n'y puiseront pas une utopique passion pour l'humanitarisme et la paix, mais elles y trouveront des occasions périodiques de se connaître et de

s'estimer. Or c'est ainsi que la Sagesse a le plus de chances de consolider quelque peu son règne politique.

Messieurs, le Sport n'est pas pour tout le monde. C'est pour « les autres » qu'on a inventé la culture physique. Les sportifs peuvent se multiplier plus ou moins. Il est clair qu'ils ne seront jamais l'unanimité ni-même sans doute la majorité. Or il importe aux individus, aux nations, aux races que les santés soient robustes et, dans ce temps-ci, pour des raisons trop longues à développer, l'exercice est une des conditions fondamentales de la robustesse. Comment pousser à l'exercice ceux qui ne sont pas sportifs ?

Vous me direz : on les obligera. Mais d'abord ceci ne s'applique qu'aux jeunes écoliers. Les adolescents échapperont à cette obligation à l'âge précisément où elle s'exercerait le plus utilement. Et puis, l'écolier lui-même, l'avez-vous jamais observé pendant une leçon de gymnastique qui l'ennuie? Ce spectacle est instructif. L'impuissance de tout système d'éducation physique qui n'est pas basé sur une conviction personnelle s'y manifeste de façon péremptoire.

Il faut donc, à défaut de l'instinct sportif un incitant qui opère sur l'individu. Lequel?... A première vue, l'appel de la santé semblerait devoir être efficace. Mais l'expérience prouve qu'il n'en est rien, L'homme s'imposera un effort pour rétablir sa santé compromise non point pour conserver sa santé encore intacte; c'est là un bien qu'il lui semble tout naturel de posséder et dont il n'apprécie réellement la valeur que lorsqu'il le perd. Plus vain encore serait l'appel de la beauté qui opéra peut-être sur la Grèce antique, mais que la civilisation trépidante au sein de laquelle nous vivons découragerait impitoyablement.

Cette civilisation, reconnaissons le sans pour cela la méconnaître, n'obéit qu'à la notion utilitaire. Mais précisément l'utilitarisme a ici son mot à dire. Ce qu'on a appelé le *struggle for life* et qu'il serait plus humain et plus exact d'appeler le *struggle for success* met en jeu avec une intensité toute particulière les qualités physiques d'abord et, ensuite, celles des qualités morales et intellectuelles au développement desquelles l'exercice physique peut contribuer le plus directement. Dès que cette évidence se fut imposée à moi, je considèrai le problème comme résolu. Il suffisait de prendre comme bases de la culture physique les exercices de sauvetage, de défense, de locomotion dont la pratique avantage aujourd'hui plus que jamais l'homme moyen; par là les non-sportifs seraient conduits à développer leur corps plus sûrement

que par n'importe quel autre argument. Quelques objections subsistaient pourtant. Nous savions déjà que les exercices sportifs ne se nuisent pas les uns aux autres comme on l'avait cru longtemps mais nous pouvions craindre que des apprentissages divers en se superposant n'engendrassent un dangereux surmenage. Une longue série d'expériences personnelles me conduisirent à constater qu'un apprentissage simultané et élémentaire de la plupart des exercices concourant au sauvetage, à la défense et à la locomotion est applicable sans difficulté ni péril à tous les garçons normaux âgés de plus de treize ou quatorze ans et déjà assouplis par quelque gymnastique générale préalable. De plus j'arrivai à cette certitude que la mémoire des muscles est assez durable pour assurer l'entretien chez l'homme des connaissances ainsi acquises par l'adolescent au moyen de répétitions relativement peu fréquentes et raisonnablement énergiques. Tout l'essentiel de la gymnastique utilitaire se trouve dans ce double principe. L'exposition en fût faite pour la première fois à Paris pendant l'hiver de 1901-1902 en des conférences publiques et peu après un petit volume codifia cette matière nouvelle.

Il fallut une dizaine d'années pour que la notion utilitaire pénétrat dans un terrain médiocrement préparé à l'accueillir. Aujourd'hui on la trouve partout. Elle féconde l'institution des boy-scouts du Général Baden-Powell comme la méthode dite « naturelle » du lieutenant Hebert. Et le Pentathlon moderne dont personne ne voulait en 1909 quand j'en annonçai la fondation, recueillit en 1912 à Stockholm des suffrages unanimes et suscite de tous côtés des imitations. Chacun veut faire de ses fils des « débrouillards » selon la formule initiale que voici, qui a été souvent citée et à laquelle je n'ai rien à changer: « Le débrouillard dont l'époque a besoin ne sera ni un luron ni un arriviste mais simplement un garçon adroit de ses mains, prompt à l'effort, souple de muscles, résistant à la fatigue, ayant le coup d'œil rapide, la décision ferme et entraîné d'avance à ces changements de lieu, de métier, de situation, d'habitudes et d'idées que rend nécessaire la féconde instabilité des sociétés modernes ».

Ce bref et rapide exposé dont je ressens, croyez-le, l'insuffisance certaine, permettez-moi de le conclure par quelques considérations teintées de philosophie. Ces deux notions, l'olympique et l'utilitaire, ont en quelque sorte retourné un sablier. Il semblait que c'était la culture — ou si vous voulez — l'éducation physique générale qui dût apparaître comme l'asile du désintéressement et de l'esprit chevaleresque (si nécessaires en ces matières) et que

dans les régions sportives au contraire, le spécialisme dût obligatoirement installer l'esprit pratique avec ses conséquences habituelles. Or c'est à un état de choses inverse que nous nous trouvons avoir abouti. Nous avons cherché à mettre l'esprit pratique en bas dans la foule et l'esprit chevaleresque en haut pour l'élite. Cela vaut mieux ainsi. Le danger pour la culture physique est qu'elle ne soit, en marge de la civilisation actuelle, comme une sorte de hors d'œuvre, qu'elle ne se rattache pas à cette civilisation par des liens assez étroits et solides, qu'elle n'en épouse pas les caractéristiques de façon suffisante. Or cette civilisation (pas besoin d'y insister à nouveau, n'est-ce pas ?) est tout imprégnée d'utilitarisme. Une culture physique basée sur l'utilitarisme a chance de s'y incruster comme le lierre le long du mur. Par contre toutes sortes de menaces de corruption pèsent sur le sport du fait de celui qu'on a si bien nommé « Sa Majesté l'Argent ». Ce ne sont pas des règlements qui y pourvoient. Il faut faire appel à tous les instincts généreux en les appuyant par quelque belle et noble armature d'aspect sensationnel, assez solide pour les soutenir, assez serrée pour les empêcher de s'évader. A l'olympisme est dévolu ce rôle essentiel; grâce au triple prestige que lui apportent l'histoire, l'art et le patriotisme, il saura le remplir efficacement.



## Récits d'escrime.

---

Peu d'écrivains ont travaillé avec plus de talent et de compétence à faire connaître l'escrime ancienne que M. Gabriel Letainturier-Fradin, préfet du Département français des Hautes Alpes et lui-même escrimeur distingué. D'un de ses plus récents opuscules nous extrayons pour le profit et le plaisir de nos lecteurs les deux récits qui suivent.

« Le tournoi, primitivement simple exercice d'adresse sans prétention, explique l'auteur, ne devint que plus tard un prétexte à parades et à défis. Il quitta les abords sévères du château féodal pour avoir plus d'espace, plus de spectateurs dans les tribunes richement décorées. Il se divisa en « Tournoi ou mêlée en champ clos » en « Joute ou lutte entre deux chevaliers » en